

La Casa de poesía Silva

Margarita Contreras et Brigitte Le Brun Vanhove

Volume 45, numéro 3 (261), septembre 2003

La poesía tiene la palabra

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33067ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Contreras, M. & Le Brun Vanhove, B. (2003). *La Casa de poesía Silva*. *Liberté*, 45(3), 5–9.



CASA DE POESÍA SILVA

La parole contre le chaos et l'horreur ; remplacer les balles par les mots ; la poésie comme intermédiaire entre l'impuissance et la réalité, entre la peur et la réalité, entre le fatalisme et la réalité ; la poésie, enfin, comme arme pour affirmer et imposer la présence de la vie et de l'amour : contre la mort, la vie.

Tel est le message que nous livre María Mercedes Carranza, directrice jusqu'à sa mort de la Casa de poesía Silva, qu'elle a fondée en 1986 avec Belisario Betancur, poète et ex-président de la République, dans le quartier historique de la Candelaria au cœur de Bogotá. Prédestinée – c'est là que José Asunción Silva, le grand poète moderniste, se donna la mort en 1896 –, la maison, signalée par le numéro 13, était déjà, à l'époque, un lieu de rencontre littéraire, tel que le rapporte Emilio Cuervo Marquez : « La lumière discrète, les étagères avec les livres... Après une demi-heure de causerie, Silva commençait la lecture ». Quelques décennies plus tard, la Casa Silva abrita d'autres poètes, Aurelio Arturo, puis Gregorio Castañeda Aragón. Après une longue période d'oubli, Cornelio Hispano et Baldorero Sanín Cano, amis de Silva, redécouvrirent la Casa Silva acquise par la Corporación la Candelaria, et restaurée en 1983 avec la collaboration du mexicain Rodolfo Vallín.

La poésie a pu de nouveau franchir les portes et les rosaces de ce fameux numéro 13, sur lesquelles s'entrelacent coquilles de nacre, dauphins et tritons, sous les lustres du XIX^e siècle. Il fait bon respirer loin du tumulte dans ces charmants patios, entre fougères et azalées, avant de s'engouffrer dans la bibliothèque, dont les murs ocres plusieurs fois centenaires invitent à la lecture sans modération. Havre de paix pour les poètes et amoureux de la poésie toujours en éveil, la Casa Silva est aussi un lieu d'ouverture et de résistance.



Parmi les grands événements organisés par la Casa Silva, la première Rencontre internationale de poésie ethnique de 2001 a permis à des poètes indigènes de venir dire leurs poèmes devant un public nombreux. Toujours en 2001, la maison a ouvert ses portes au grand Manuel Zapata Olivella, conteur, dramaturge, anthropologue, folkloriste et, surtout, ardent défenseur de la culture noire en Amérique. Avant lui, en 1999, Candelario Obeso (1849-1884), le premier poète noir de la littérature colombienne (précurseur

du « négrismo » apparu au XX^e siècle, représenté par Nicolas Guillén, Emilio Ballagas et Pales Matos) avait déjà été célébré lors d'une importante conférence. Signalons aussi les « Cent ans de Cernuda », le grand poète espagnol « de l'amour à la solitude » célébré par les poètes Fernando Charry Lara et Belisario Betancur en 2002. Ouverture encore à de nombreux colloques et voix de l'étranger : de Bolivie au Venezuela, de Cuba à l'Espagne, à l'Italie, à la Suisse ou à la Russie, et bien avant déjà, la France, le Chili (de Neruda aux poètes actuels) et l'Argentine (avec un bel hommage à Borges).

Un des événements les plus marquants vécus à la Casa Silva est certainement « Alzados en almas » (jeu de mots faisant allusion aux groupes armés qui ensanglantent la Colombie « Alzados en armas »), lancé à la fin 2001 par des poètes de différentes générations, venus de toutes les régions de la Colombie, clamer leurs textes devant une foule de plus de 2 000 personnes. « Dans un pays qui souffre des conséquences de la barbarie, la réalisation de cette rencontre a été la preuve de ce qui peut se gagner avec la participation et le dialogue », déclarait le poète Robinson Quintero Ossa, animateur à la Casa Silva qui a coordonné cette fête mémorable.

Avant cela, Juan Manuel Roca avait évoqué, lors d'une conférence intitulée « Poésie et violence », cette peur, « espèce de fils bâtard des violences », qui apparaît dans nombre de poèmes récents, citant « Regardez-moi : la peur m'habite¹ » et « Le chant des mouches » de María Mercedes Carranza, hommage posthume à Luis Carlos Galán, candidat à la présidence assassiné en 1989, victime

¹ Voir *liberté*, vol. 45, n° 1 (259), février 2003, p. 5.

la plus représentative de toutes ces années de convulsions et de violences en Colombie².

Violence que l'on retrouve dans les chiffres froids des statistiques du poème « Question de statistiques » de Piedad Bonnett ou encore dans « Les poèmes de l'offense » de Jaime Jaramillo Escobar (« Il m'attend pour m'assassiner ») dont l'atmosphère de terreur baigne aussi « La balade des oiseaux » de Mario Rivero (« Minuit sonne le glas / les cloches résonnent du sang / de l'homme troublé dans son rêve ») ou le poème de José Manuel Arango (« Ceux dont le métier est de laver les rues / – ils se lèvent de bonne heure, Dieu les aide – / trouvent sur le pavé un jour ou l'autre, / des flaques de sang »). Décidément, « on ne peut pas nier que dans la poésie colombienne se reflète le champ miné de notre violente réalité », poursuivait Roca, dont les poèmes évoquent « la violence permanente d'un pays qui oscille entre la fête et la sieste des sens ». La poésie, « C'est un peu comme entrer / Dans la zone du danger / Avec un vieux Colt hors d'usage. [...]. La poésie, / Hasardeuse et vagabonde / Territoire libre du rêve / Cultive les fleurs interdites³ ».

Dès la parution du premier numéro de la *Revista Casa Silva* en 1988, qui publie les auteurs en devenir et consigne les activités de la maison, María Mercedes Carranza invitait la Colombie au dialogue :

Le pays a besoin de dialogue c'est-à-dire de poésie.
Je ne crois pas que la poésie occulte la réalité,
qu'elle l'anesthésie. La poésie, d'une façon différente

² « Un oiseau / noir fouine / dans les restes de / la vie. / C'est peut-être Dieu / ou l'assassin : / maintenant c'est pareil » (extrait de « Soacha » de María Mercedes Carranza).

³ Voir *liberté*, vol. 42, n° 2 (248), avril 2002, p. 13.

de la politique, touche aux problèmes essentiels de l'homme.

Même si ses mots nous perturbent et nous troublent, ajoutait-elle encore récemment, la poésie nous apporte la clarté. Elle est une des rares formes dont la société dispose pour se connaître elle-même. Plongé au cœur de cette société, le poète exprime sa réalité dans ses traits les plus essentiels. C'est pour cela que nous avons tant besoin de poésie : pour pleurer, pour nous perdre dans de folles amours, pour rire, pour nous inquiéter, pour ne pas tomber dans le piège de l'indifférence.

Et pour arrêter la guerre. La Casa de poesía Silva lançait en mai 2003 un grand concours de poésie, ouvert aux jeunes, intitulé « Repose en paix la guerre ! » Ponctué par la lecture des poèmes des lauréats, l'appel de María Mercedes Carranza contre la séquestration et la guerre a été suivi par le discours d'un journaliste célèbre qui avait été lui-même séquestré. Comme l'écrivait Octavio Paz : « La poésie ne promet pas la liberté, c'est la liberté ».

Margarita Contreras et Brigitte Le Brun Vanhove